radis, chant X) d'un certain Sigier, professeur à l'Université de cette ville, et qu'il indique même la rue où il habitait.

Ce fut aussi à peu près vers ce temps qu'il essaya d'obtenir son rappel de l'exil, en a dressant à ses compatriotes une lettre pathétique, commençant par ces paroles : « O mon peuple ! que t'ai-je fait ? » Mais cette tentative n'eut aucun succès ; la famille des Adimari, qui avait été mise en possession des biens du poëte, s'opposa à son retour ; aussi les poursuivit-il plus tard de ses invectives les plus violentes (*Paradis*, chant XVI).

L'élection de Henri de Luxembourg au trône impérial vint ranimer les espérances de Dante, d'autant plus que ce prince, à peine reconnu empereur, annonça son intention de venir en Italie pour y revendiquer les droits que lui donnait son titre de roi des Romains, droits que ses prédécesseurs avaient laissés tomber en désuétude. Les chefs des gibelins étaient tout prêts à lui prêter leur concours, et les cités gibelines, Pise entre autres, se déclarâient également en sa faveur. Ce fut pour activer et fortifier leur zèle que Dante écrivit, en 1310, une lettre qui s'adressait « aux rois, aux ducs, aux marquis, aux comtes, aux sénateurs de Rome et à tous les peuples d'Italie, et qui les félicitait du bonheur que semblait promettre à leur patrie l'arrivée du pieux Henri, lequel devait punir ceux qui lui résisteraient et pardonner à ceux qui seraient repentants, etc. » Il écrivit à la même époque son traité *De monarchia*, que l'on peut regarder comme la profession de foi des gibelins. Il y démontre que les droits des empereurs, légitimes successeurs des césars au pouvoir temporel suprême, sont entièrement indépendants de la puissance des papes, qui ne sont que les chefs spirituels de l'Eglise. Cette théorie était en opposition formelle avec les droits que s'étaient arrogés Grégoire VII, Innocent III et leurs successeurs, qui prétendaient être placés au-dessus de toutes les têtes couronnées, et avoir le droit de disposer des trônes et des principautés, prétentions que soutenaient les guelfes d'Italie, désireux de s'affranchir de la suzeraineté impériale. Une plus longue appréciation de cet ouvrage sera donnée au mot MONARCHIE (*Traité de la*) ; il nous suffit d'ajouter que ce livre fut publiquement brûlé à Bologne, après la mort de son auteur, par l'ordre du légat du pape.

Henri VII cependant n'arriva en Italie qu'en 1310 ; il fut couronné à Milan roi des Lombards et, l'année suivante, s'empara de Crémone, de Brescia et de plusieurs autres places fortes. Dante, impatient de voir l'empereur venir en Toscane pour y anéantir le parti guelfe, lui adressa une lettre qui commençait ainsi : *Sanctissimo triumphatori et domino Henrico...* etc., *Devotissimi sui, Dantes Aligherius Florentinus, et exsul immeritus, ac universaliter omnes Tusci, qui pacem desiderant terræ, osculantur pedes.* Il y engage l'empereur à ne plus s'attarder sur les rives du Pô, mais à s'avancer au sud des Apennins et à mettre un terme aux désordres causés par les guelfes à Florence ; il lance contre ces derniers les invectives les plus sanglantes et les accuse d'indisposer le souverain pontife contre l'empereur. Il reproche en même temps à Florence de se révolter contre sa mère naturelle, contre Rome ; car pour lui Rome est toujours le siége de l'empire, et ces deux mots, *Rome* et *empire*, sont souvent employés par lui comme synonymes. Cette lettre, remarquable à plus d'un titre, et qui n'a été découverte que depuis un demi-siècle environ, est datée de la Toscane, *près des sources de l'Arno, avril* 1311. On la trouve publiée pour la première fois dans l'ouvrage intitulé : *Dantis Alighieri Epistolæ quæ exstant, cum notis Caroli de Witte* (Padoue, 1827).

Henri VII vint enfin en Toscane, mais n'agit pas et se contenta d'investir Florence par un blocus apparent, qui ne produisit aucun résultat. Dans l'intervalle, il alla se faire couronner à Rome, et, à son retour, mourut subitement à Buon-Convento, près de Sienne (août 1313). Cette mort porta un coup terrible aux espérances des gibelins, à celles de Dante surtout. Il se réfugia alors à Vérone, à la cour de Cane della Scala, auprès duquel il paraît être déjà venu entre les années 1308 et 1310. Cane offrait l'hospitalité la plus généreuse aux émigrés gibelins ; mais Dante, avec son caractère indépendant, aigri par l'adversité, ne pouvait se plier à la flatterie des cours et aux bassesses des courtisans. Il eut, dit-on, beaucoup à souffrir des humiliations que lui faisaient éprouver ceux qui entouraient le souverain de Vérone. Du reste, il déplore d'une manière touchante le sort de l'exilé, dans ce passage si connu de son poëme :

Tu proverai si come sà di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere, e'l salir per l'altrui scalle.
(*Paradis*, chant XVII.)

« Tu éprouveras combien est amer le pain d'autrui, et combien c'est un pénible chemin que de gravir et descendre l'escalier d'autrui. » Il ne paraît pas cependant qu'il ait jamais perdu la protection de Cane della Scala ; car, dans les lignes de son poëme qui précèdent immédiatement celles que nous venons de citer, il fait le plus grand éloge de l'hospitalité du prince de Vérone. Il nous reste même de lui une lettre très-affectueuse, remontant, selon toute probabilité, aux dernières années de sa vie, dans laquelle il dédie à Cane le *Paradis*, la dernière partie de son grand poëme, et lui en explique le sujet. Il dit qu'il a donné à son œuvre le titre de *Comédie*, parce que, contrairement aux habitudes de la tragédie, elle commence tristement et finit gaiement. Il établit une distinction entre le sens littéral et le sens allégorique de ses vers, et fait remarquer que son poëme peut être appelé *Polysensuum*, c'est-à-dire à beaucoup de sens. Il fait ensuite connaître le titre de l'ouvrage complet : *Incipit Comœdia Dantis Aligherii, Florentini natione, non moribus ;* mais le titre de la partie qu'il lui envoie avec sa lettre est : *Incipit cantica tertia Comœdiæ Dantis, quæ dicitur Paradisus.* De toutes ces circonstances et de plusieurs autres, il ressort que Cane ne connaissait pas le reste du poëme ; du reste, il n'est guère probable que le poëte eût communiqué son œuvre complète à qui que ce soit pendant le cours de son existence, car il n'eût pu alors trouver de refuge nulle part, ainsi que le prouve justement Foscolo, dans son ouvrage si remarquable, et comme étude, et comme critique, intitulé : *Discorso sul testo di Dante* (Discours sur le texte de Dante). Pour l'analyse et l'appréciation de la *Divine comédie*, voir l'article DIVINE COMÉDIE.

Vers 1316, une occasion de rentrer dans sa patrie s'offrit au poëte exilé, mais à des conditions telles, qu'il ne put se résoudre à en profiter. Un de ses amis, un prêtre probablement, car, dans sa réponse, Dante l'appelle son père, lui avait écrit qu'il lui serait facile de revenir à Florence, s'il voulait s'avouer coupable et demander l'absolution de ses fautes (*crimes?*) passées. Le caractère de Dante est peint tout entier dans sa réponse : « Non, mon père, dit-il, ce n'est point là la voie qui doit me ramener dans ma patrie ; mais j'y reviendrai d'un pas rapide, si vous, ou tout autre, m'ouvrez une voie qui ne porte atteinte ni à la gloire ni à l'honneur de Dante. Mais si, pour retourner à Florence, il n'est pas d'autre voie que celle que vous m'offrez, je n'y rentrerai jamais. Ne puis-je, partout ailleurs, jouir de la lumière du soleil et des astres ? Ne puis-je chercher et contempler la vérité sous un autre ciel, sans anéantir ma gloire, sans me rendre infâme aux yeux du peuple et de la république de Florence ? Dante, je l'espère, ne manquera jamais de pain. » Le texte latin et la traduction italienne de cette lettre se trouvent dans l'ouvrage de Foscolo, intitulé : *Essais sur Pétrarque et sur Dante* (1823, in-8°).

Les dernières années de l'exil, surtout de 1316 à 1318, furent peut-être plus amères pour le poëte que ne l'avaient été les premières, car on le voit errer tour à tour dans le Tyrol, dans le Frioul et à Gubbio. En 1319 il reparut à la cour de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne, qui le reçut avec les plus grands égards, et auprès duquel il resta, selon toute vraisemblance, jusqu'à sa mort. Il fut enterré dans l'église des frères mineurs de Saint-François. Guido, que les revers de la guerre forcèrent bientôt après de quitter cette ville pour n'y plus rentrer, n'eut que le temps de faire placer sur sa tombe une simple pierre de marbre sans inscription. Bernardo Bembo, sénateur de Venise et podestat de Ravenne, lui fit élever en 1483 un magnifique tombeau, qui fut réparé en 1692 par le cardinal Corsi, de Florence, et reconstruit complétement sur son plan actuel, en 1780, par le cardinal Valenti Gonzaga.

Les Florentins tentèrent à différentes reprises de se faire rendre les cendres de leur plus grand concitoyen, qu'ils avaient banni et proscrit sans pitié ; tous leurs efforts échouèrent, et Ravenne refusa toujours de se dessaisir de son précieux dépôt. Ce n'est que dans le cours de notre siècle que Florence consacra pour la première fois un monument à la mémoire de Dante. Une souscription nationale fournit les frais d'un cénotaphe de marbre, qui fut placé dans l'église Santa-Croce et dont l'inauguration se fit avec une pompe solennelle le 24 mars 1830. Du 14 au 16 mai 1865, l'Italie entière sembla s'être réunie à Florence pour y célébrer, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, le sixième jubilé séculaire de la naissance de celui qui avait prophétiquement pressenti l'indépendance future de son pays, et le 14 mai de l'année suivante la statue colossale du poëte, œuvre du sculpteur Henri Pazzi, de Ravenne, fut érigée sur la place della Croce. Mais ces tardifs honneurs effaceront-ils le souvenir de l'injustice passée ? Feront-ils oublier l'anathème lancé par le poëte contre sa patrie : « Ingrate Florence, Dante repose hors de ton sein ? »

On n'a aucun portrait authentique de l'Homère italien ; Boccace est le seul qui nous ait transmis sur sa personne des renseignements que l'on puisse considérer comme dignes de foi, car il les avait recueillis de la bouche des parents et des compagnons d'exil du poëte. C'est sa description qui a servi de guide aux nombreux artistes qui ont essayé de représenter le chantre de la *Divine comédie*. Aussi les portraits que l'on a de Dante présentent-ils entre eux un grand air de famille ; dans tous on retrouve les mêmes caractères de physionomie. D'après ces portraits, on voit que Dante avait le visage allongé, le nez aquilin, les yeux grands, la lèvre inférieure saillante, le teint très-brun, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus, l'air bienveillant, mais mélancolique et pensif. Boccace nous apprend en outre qu'il était de taille moyenne, qu'il avait la démarche noble et grave ; que dans toutes ses relations il était modeste et réservé, ne prenant que rarement la parole ; mais que, lorsqu'il le faisait, c'était avec une irrésistible éloquence. Il recherchait la société des femmes, et y montrait souvent beaucoup de gaieté. D'une simplicité extrême dans sa manière de vivre, il affectait cependant une certaine recherche dans son costume.

Son vaste génie embrassait toutes les sciences ; dès sa jeunesse il s'était livré à l'étude du dessin et de la musique, et, doué d'une belle voix, il aimait à chanter pendant les rares instants de paix et de joie qui se rencontrèrent dans son existence. Plus tard il s'initia aux sciences naturelles et métaphysiques, étudia les langues du midi de l'Europe, et s'occupa même du grec, de l'hébreu et de l'arabe, qu'il parvint à posséder suffisamment. On a retrouvé dans ses œuvres la preuve qu'il avait une connaissance approfondie de la cabale et des doctrines secrètes de l'Eglise.

Outre la *Divine comédie*, à laquelle un article spécial est consacré dans le *Grand Dictionnaire*, la *Vita nuova* et le *De monarchia*, que nous avons eu occasion de citer dans le cours de cet article, on a encore de Dante : le *Convivio di Dante*, commentaire en prose de ses *Canzoni*.

Nous n'avons pu songer à apprécier ici complétement le caractère de Dante : il est tout entier dans son œuvre immortelle, dans la *Divine comédie*. Aussi un écrivain, voulant caractériser ce grand homme et ce grand génie, a cru ne pouvoir mieux faire que d'exposer le caractère de son admirable poëme :

« Aucun homme, dit M. Mézières, n'a été plus que lui touché de son œuvre ; aucun n'a écrit sous le coup d'émotions plus sincères et n'a suivi, avec plus de sollicitude, avec plus de larmes peut-être, le développement de sa pensée. Il ne prenait pas la plume par pur amour de l'art, uniquement pour le plaisir de satisfaire ses instincts poétiques. Accablé des malheurs de sa patrie, épouvanté des symptômes de décadence qui se révélaient au sein de la société chrétienne, il jette le cri d'alarme, il montre l'écueil caché, et s'il traite si durement l'humanité, s'il l'humilie sous le poids de ses fautes, s'il la force à contempler ses crimes dans le miroir implacable qu'il lui présente, ce n'est point pour la joie stérile de la convaincre de son néant, mais par un profond sentiment de pitié, avec le désir de la réveiller, de la régénérer par la pénitence et de la conduire enfin vers ce port de la béatitude éternelle, dont il lui décrit, avec tant de magnificence, la beauté sereine et l'incomparable splendeur. Ces êtres imparfaits, qui lui inspirent quelquefois de si violents accès d'indignation, auxquels il reproche leurs erreurs avec une véhémence si passionnée, il les aime pourtant en même temps qu'il les juge, il voudrait les sauver ; il leur indique la voie du salut, il ne les accable que pour les convertir ; et faisant, le premier, passer dans la poésie la grande pensée du christianisme, l'idée de la solidarité des hommes entre eux, il choisit pour héros, non pas, comme les poëtes anciens, un chef ou une nation, mais la race humaine tout entière, dont il résume en sa personne les amères douleurs et les saintes espérances. Aussi ne peut-on employer une expression trop large pour caractériser dans toute sa grandeur la *Divine comédie*. On ne dit point assez quand on l'appelle l'épopée nationale de l'Italie : elle mérite d'être appelée l'épopée des peuples chrétiens, et, tant que les peuples chrétiens mèneront le monde, elle restera le poëme religieux de l'humanité. »

« On veut faire à Dante, dit à son tour M. Perrens, un mérite de ne rien devoir au commun des hommes, aux idées reçues, aux poëtes qui l'ont précédé : sa gloire est, au contraire, d'avoir exprimé avec une magnificence originale ce que tout le monde pensait et sentait confusément. Il a su être lui-même en imitant sans cesse, ici la Bible, là Virgile, ailleurs Aristote, les troubadours, les philosophes, les conteurs et les versificateurs du moyen âge. Il est le premier homme de son temps, non-seulement par le génie poétique, mais par de profondes connaissances en histoire, en philosophie, en théologie. Il est le véritable créateur de la langue italienne, qui lui doit sa force, sa concision, des rimes variées et nombreuses, des mots sans nombre, une harmonie inimitable. Il rajeunit, il s'approprie avec un rare bonheur les expressions communes.... »

Le style de Dante, d'après M. Villemain, « est tantôt simple et sublime comme celui d'Homère, tantôt plus satirique que celui d'Horace, plus riche et plus varié que celui d'Ovide, plus mâle et plus fier que celui de Lucain. » En réalité, Dante, métaphysicien profond, théologien disert, excellent moraliste, poëte inimitable, ne peut être comparé à personne, ni à Homère dont il remplace l'aimable naïveté par une science parfois indigeste, ni à Milton, aussi esclave de la Bible qu'il en est indépendant lui-même, ni encore moins à Jean de Meung, quoique le *Roman de la Rose*, aussi célèbre au nord des Alpes que la *Divine comédie* l'était au midi, ait avec la trilogie de Dante des affinités manifestes, quand le trouvère français s'élève et que le poëte italien est inférieur à lui-même.

— Iconog. Le masque de Dante fut moulé sur nature après la mort du célèbre poëte, à Ravenne, et l'on fit d'après ce moulage des bustes en terre cuite, dont un exemplaire se voyait, il y a une quarantaine d'années, et se voit encore sans doute, dans une collection particulière à Florence. Ce précieux portrait a été lithographié par R. F. Lane, d'après un dessin de H. W. Phillips. L'auteur de la *Divine comédie* avait le nez long et pointu, légèrement bombé au milieu, les yeux enfoncés sous de puissantes arcades sourcilières, le front sillonné entre les sourcils d'une ride profonde, la bouche spirituelle, ironique, la lèvre inférieure un peu forte et avançante, le menton proéminent, les pommettes saillantes. Tout dans cette tête exprimait la vigueur intellectuelle, la volonté tenace, la perspicacité, l'habitude de la méditation. Le masque que nous venons de décrire confirme l'exactitude du portrait que Giotto a fait de Dante, dans une fresque de l'ancienne chapelle du Podestà, au palais du Bargello, à Florence. Cette fresque, qui avait été recouverte anciennement d'un badigeon, a été retrouvée en 1840 et restaurée avec soin. Elle offre, outre les traits de Dante, ceux de Benedetto Latini et de Corso Donati. Suivant la conjecture d'un érudit anglais, lord Lindsay, Giotto n'avait pas vingt-six ans lorsqu'il fit ce portrait, et cependant on chercherait en vain dans tous ses ouvrages postérieurs une tête qui puisse être comparée à celle-ci pour l'exactitude du dessin et le fini minutieux de la peinture. La couleur n'est pas seulement pure, elle est profonde : mérite rare chez Giotto. L'œil est doux et pensif, le front noblement modelé. On sait que Dante fut le protecteur et l'ami de Giotto, dont il a fait cet éloge dans son *Purgatoire :*

Credette Cimabue nella pittura
Tener lo campo, ed ora ha Giotto il grido
Si, che la fama di colui oscura.

« Cimabué crut avoir conquis la première place dans la peinture. Giotto maintenant a tous les honneurs et éclipse la réputation de son maître. » Un autre portrait de Dante avait été peint par Giotto dans l'une des nefs latérales de l'église Sainte-Croix, à Florence ; il fut effacé lors de la restauration de l'édifice par G. Vasari.

La cathédrale de Florence renferme une fresque des plus intéressantes où Dante est représenté debout, la tête ceinte d'une couronne de laurier, la main gauche tenant le livre de la *Divine comédie*, d'où partent des rayons lumineux. A droite, on voit la ville de Florence ; à gauche, l'enfer, où des diables tourmentent les damnés ; au fond, le purgatoire. Cette peinture, qui a longtemps passé pour être l'œuvre d'Orcagna, a été reconnue, grâce à des documents découverts par Gaye, comme étant de la main de Domenico Nickelino, disciple de Fra Angelico, qui l'exécuta en 1465. Au-dessous de cette peinture se lisent six vers latins en l'honneur de Dante. Gargiolli dit que ces vers ont été composés par Coluccio Salutati, et il ajoute que la fresque fut exécutée d'après le conseil de maître Antoine, religieux de l'ordre des Franciscains, qui avait commenté la *Divine comédie* dans la cathédrale de Florence.

Parmi les portraits anciens que l'on a de Dante, nous citerons encore les médailles publiées par Morzuchelli ; celle de Putinatti ; celle du cabinet impérial de Vienne, mentionnée par Apostolo Zeno ; une statue provenant de l'ancienne façade de la cathédrale de Florence et qui a été transportée dans le jardin de la villa royale du Poggio, près de cette ville ; une peinture sur bois du XVe siècle, qui appartient à l'Académie des beaux-arts de Pise, et qui a été gravée par Mlle Elvira Rossi, pour la traduction en vers français du *Purgatoire* par M. M. Topin (1862) ; un tableau italien du XVIe siècle, appartenant au musée Napoléon III (n° 236), et où sont réunis les portraits de Dante et de Béatrix ; un tableau du même musée (n° 267) provenant du palais des ducs d'Urbin et que l'on croit avoir été exécuté, avec une série d'autres portraits d'hommes illustres, par un artiste de l'école flamande de la seconde moitié du XVe siècle, peut-être par Juste de Gand, qui travailla à Urbin en 1474. Dans cette dernière peinture, Dante est représenté assis, de profil, couronné de lauriers et vêtu de rouge ; il lève la main droite et retient de la main gauche un livre fermé placé sur ses genoux. Un tableau de Vasari, appartenant au collége d'Oriel, à Oxford, représente Dante, en compagnie de cinq poëtes italiens, Pétrarque, Cavalcanti, Boccace, Cinoda Pistoia et Gui d'Arezzo. Cette composition a été gravée sur bois par M. Régnier, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Avant Vasari, Raphaël avait peint Dante dans deux de ses chefs-d'œuvre, le *Parnasse* et la *Dispute du Saint Sacrement ;* le grand peintre, tout en prenant pour modèles les portraits antérieurs, a su donner à la physionomie du grand poëte une expression incomparable de noblesse, de sévérité et de force ; il l'a peint de profil, avec une couronne de laurier. Cette figure a été reproduite séparément par plusieurs graveurs, entre autres par Augaviampanella. Une composition de Jean Sscopique, gravée par Cornelis Galle, offert Macaire, et portrait de Dante, vu de fa ; — ils sont reprédu laurier poétique ; au-à charge était ici inudaillon plus petit, se voiMme Gibou et Mme Pocouronnée égalemennson, Bouffé, Arnal, le têtes de Virgile et drt, enfin Dantan lui-même, un même médaillon ; dans les angles sont représentés, d'après les indications de la *Divine comédie*, le paradis, le purgatoire et l'enfer. Le portrait séparé de Dante, par Stradanus, a été gravé par d'autres artistes, notamment par Esme de Boulonois, Landon, etc. D'autres portraits de Dante, se rapprochant plus ou moins de ceux que nous venons de décrire, ont été gravés par Æneа Vico, par Kugelchen (d'après un tableau de la galerie du prince de Monaco), par Michel Heylbrouck (d'après une peinture de Bernardino India, qui se trouvait autrefois dans la collection du comte Lisca, à Vérone), par Fr. Allegrini (1761), Conquy, Littret (1767), A. Cardon, Raphael Morghen, Mme C. Fournier, Fioroni, G. Benaglia, Jac. Zatta, etc.

Guido da Polenta, qui avait donné asile à Dante pendant les dernières années de sa vie, ayant été expulsé de Ravenne, le cadavre du poëte, qui avait été inhumé dans l'église Saint-François, faillit être livré aux flammes par ordre du cardinal Beltram del Poggetto. Ce ne fut que cent soixante ans plus tard que Bernardo Bembo, podestat de Ravenne, fit élever un mausolée à Dante, dans une chapelle particulière. Ce tombeau, dont Pietro Lombardi fut l'architecte et le sculpteur, a été reconstruit en 1780, aux frais du cardinal Valentin Gonzague de Mantoue. C'est un édifice mesquin, orné d'un buste médiocre du grand homme. Une vue intérieure de cette chapelle sépulcrale a été gravée par G. Lapi.

A Florence, dans l'église de Sainte-Croix, on a érigé à la mémoire de Dante un monument qui ne vaut pas mieux que celui de Ravenne. C'est l'ouvrage de Stefano Ricci. Le sarcophage est surmonté du portrait du poëte ; à droite est une figure de l'*Italie triomphante*, à gauche la *Poésie en larmes*.

La grande et poétique figure de Dante a inspiré plusieurs artistes de notre époque. Pour ne parler que des ouvrages exécutés en France, nous citerons : *Dante et Virgile aux enfers*, d'Eugène Delacroix ; *Dante et Béatrix*, d'Ary Scheffer ; *Dante et Virgile voyant les ombres de Françoise de Rimini et de Paolo*, autre peinture d'A. Scheffer ; *Dante écrivant son poëme sous l'inspiration de Béatrix et de Virgile*, tableau d'A. Glaize (Salon de 1847) ; *Dante à la Verna*, tableau de M. Henri Delaborde (Salon de 1847) ; *Dante pensant à Béatrix morte*, tableau de M. Albert Barre (Salon de 1847) ; *Dante aux champs Elysées*, bas-relief en pierre, par M. H. de Triqueti (Salon de 1847) ; *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, tableau de M. de Curzon (musée du Luxembourg) ; *Dante à Ravenne*, tableau de M. E. Hamman (gravé par Allan) ; *Dante reçu par Béatrix dans la première sphère du paradis*, tableau de M. Morani (Salon de 1861) ; *Dante*, statue de M. Alfred Chéron (Salon de 1859) ; la *Jeunesse de Dante*, statue de marbre de M. René de Saint-Marceaux (Salon de 1869), etc. Le peintre allemand Cornélius avait pour l'œuvre de Dante une prédilection particulière ; il en faisait sa lecture journalière et l'appelait le *Manuel du peintre*. Etant à Rome, il fit, pour la décoration de la villa du marquis Massimi, un carton représentant *Dante amené par Béatrix devant saint Pierre, saint Jacques et saint Jean*, qui personnifient les trois vertus théologales. Ce carton a été gravé. Plus tard, Cornélius, dans sa grande fresque du *Jugement dernier*, à Munich, a introduit son poëte favori parmi les élus.

Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle, par A.-J. Ozanam ; nouvelle édition corrigée et augmentée, suivie de *Recherches nouvelles sur les sources poétiques de la Divine comédie* (Paris, 1845, 1 vol. in-8°). C'est l'édition définitive de l'œuvre présentée d'abord comme thèse pour le doctorat à la Faculté des lettres de Paris. Il n'y a plus à en faire l'éloge ; elle restera comme un monument des lettres françaises au XIXe siècle. Elle est aujourd'hui traduite en anglais, en allemand et en plusieurs autres langues ; il y en a quatre traductions italiennes.

Le livre d'Ozanam se compose de quatre parties et d'une série de documents relatifs à l'histoire de la philosophie au XIIIe siècle. Dans un discours préliminaire assez étendu, l'auteur trace à grands traits une étude de la tradition littéraire en Italie depuis la décadence latine jusqu'à Dante. C'était là une question neuve, que personne n'avait encore abordée, mais qui était destinée à ne plus sortir du domaine de l'histoire littéraire. « Les recherches modernes, dit Ozanam, ont commencé à renouer dans l'histoire la succession des époques. D'un côté, les langues, les fables, les doctrines de l'antiquité classique qu'on croyait jusque-là originaires des lieux mêmes où elles fleurirent ont été rattachées aux civilisations de l'Orient. Les prétentions d'autochthonie ont disparu devant les preuves d'une commune et lointaine descendance. D'un autre côté, dans les profondeurs ignorées du moyen âge, dans les systèmes de ses écoles et les ouvrages de ses grands maîtres, il a fallu reconnaître les origines légitimes de la science et de l'art modernes. On a renoncé à faire dater de Luther le réveil de la raison. Ainsi s'est rétablie d'une part l'unité des siècles antiques, de l'autre celle des siècles chrétiens. Il reste à étudier plus attentivement l'intervalle qui sépare ces deux époques du monde. Pendant les terribles années remplies par la chute de l'empire romain et par l'avénement des barbares, il faut voir si les lettres ont péri. S'éteignirent-elles alors pour renaître plus tard du concours de quelques circonstances fécondes, ou bien auraient-elles subi une transformation qui devait les sauver et conserver ainsi la perpétuité de l'enseignement ? »

Les lettres ont été transformées ; elles n'ont pas péri, au dire d'Ozanam. L'Eglise les a confisquées à son profit autant qu'elle a pu, dans l'impossibilité de les détruire. Des souvenirs de la littérature classique sont restés partout en Europe, dans les monastères, dans le clergé, chez quelques adeptes secrets de l'art polythéiste. En Italie, centre de la vieille civilisation, les épaves de la littérature classique ont ensemencé le sol et disposé les esprits à une nouvelle culture intellectuelle. Ce fut dans l'Italie du moyen âge que l'œuf du monde moderne a été couvé et qu'il a commencé à éclore. Cette phase mémorable a duré onze cents ans, depuis la chute de la langue latine comme langue vulgaire jusqu'à l'avénement des idiomes barbares à la dignité de langues écrites. Dans ce long intervalle, une révolution immense s'était accomplie dans les idées et dans les mœurs. Dante est la première formule, une synthèse, pour ainsi dire, du nouvel état de choses. Aussi Dante demeure-t-il en Italie le symbole de la civilisation du moyen âge, le père de la langue, et le peintre des mœurs de cette époque. Son image se confond aux yeux du peuple italien avec l'idée même de la patrie. « Les peintres des environs d'Aquilée montrent encore aujourd'hui, aux bords du Zolmino, un rocher qu'ils appellent le siége de Dante, où souvent il vint méditer les pensées de l'exil. Les habitants de Vérone aiment à faire voir l'église de Sainte-Hélène, où, voyageur, il s'arrêta pour soutenir une thèse publique. A l'ombre des sauvages montagnes du Gubbio, dans un monastère de camaldules, son buste fidèlement conservé rappelle qu'il y trouva quelques mois de solitude et de repos. Ravenne, saintement jalouse, garde ses cendres. Mais Florence surtout a entouré d'un culte expiatoire tout ce qui reste de lui : le toit qui abritait sa tête, la pierre même où il avait coutume de s'asseoir. Elle lui a décerné une sorte d'apothéose en le faisant représenter par la main de Giotto « vêtu d'une robe triomphale et le front couronné, sous l'un des portiques de l'église métropolitaine et presque entre les saints patrons de la cité. » On a fait mieux : dès le XIVe siècle, à Florence, à Pise, à Plaisance, à Venise, à Bologne, on a fondé des chaires consacrées à l'interprétation de la *Divine comédie*. Dante est l'Homère de l'Italie du moyen âge, un génie encyclopédique dans lequel toute une nation se voit personnifiée :

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

Si la poésie moderne réclame Dante comme un de ses pères les plus illustres, la philosophie lui doit les mêmes égards. Brucker, l'historien de la philosophie, le reconnaît comme « le premier d'entre les modernes auprès duquel les muses platoniciennes, depuis 700 ans exilées, aient trouvé un asile, un penseur égal aux plus renommés de ses contemporains, un sage qui méritait d'être compté au nombre des réformateurs de la philosophie. »

Dante, dont tout le monde dit du bien, est estimé sur parole ou sur la foi de la tradition. Il n'a pas d'empire sur les esprits en un temps où on ne tient compte ni de la valeur logique de la pensée ni de la portée morale de la parole. Pour la plupart des contemporains, suivant Ozanam, qui cherche à expliquer le phénomène, « l'art n'est qu'une jouissance sans but ultérieur, parce que la vie est un spectacle sans signification sérieuse ; ils demeurent captifs dans le monde visible dont le sensualisme et le scepticisme leur ferment les issues. Leurs traditions sont celles de quelques poëtes de l'antiquité et des temps modernes, qui ne célébrèrent que des sensations et des passions, et dont le triomphe était de produire dans ceux qui les écoutaient la terreur et la pitié, c'est-à-dire deux affections stériles. »

Pour lire Dante avec fruit et pouvoir s'y intéresser, toujours suivant Ozanam, il faut vivre dans le monde idéal, dans les régions que fréquentait Platon, dans lesquelles vivent les poëtes, par l'imagination sinon par la pensée. Dante a un ciel à ouvrir au petit nombre de ceux qui comprennent ces choses-là. Les autres sont condamnés à ne voir en lui qu'un mythe incompréhensible, et, dans ses aspirations, qu'une fantaisie d'halluciné, à moins qu'ils ne se contentent de quelques détails de mœurs ou de la langue qu'il parle, ce qui réduit leur goût à celui des simples philologues.

Ozanam fait de Dante un portrait moral qui est une satire violente des mœurs littéraires et artistiques de nos jours : « Voici, dit-il, un poëte qui parut dans un siècle tumultueux, qui marcha comme enveloppé d'orages. Cependant derrière les ombres mouvantes de la vie il a pressenti des réalités immuables. Alors, conduit par la raison et la foi, il devance le temps, il pénètre dans le monde invisible, il s'en met en possession, il s'y établit comme dans sa patrie, lui qui n'a plus de patrie ici-bas. De ces hauteurs, s'il laisse encore tomber ses regards sur les choses humaines, il en découvre à la fois le principe et la fin ; par conséquent il les mesure et il les juge. Ses discours sont des enseignements qui subjuguent les convictions et qui inclinent les consciences, en même temps que par le rhythme ils se fixent dans toutes les mémoires. C'est comme une prédication qui se fait parmi les multitudes, ne se taisant jamais ; qui les captive en s'emparant de ce qu'il y a de plus fort en elles, l'intelligence et l'amour. C'est donc une poésie qui aux trois harmonies dont la beauté résulte en joint deux autres, l'harmonie de la pensée avec ce qui est, c'est-à-dire la vérité ; l'harmonie de la parole avec ce qui doit être, c'est-à-dire la moralité. Ainsi elle porte en soi une double valeur logique et morale, par où elle répond aux besoins les plus chers du plus grand nombre des hommes ; elle se fait comprendre de ceux qu'elle a compris ; elle est efficace, elle est, comme on dit, *sociale*.

» Il y a encore là un phénomène qui mérite sans contredit une place dans l'histoire de l'art ; c'est plus qu'un phénomène, c'est un exemple, et l'exemple, quand il est excellent, entraîne avec soi la réfutation des théories contraires.

» Enfin l'union de deux choses si rares, une philosophie poétique et populaire, une poésie philosophique et vraiment sociale, constitue un événement mémorable qui indique un des plus hauts degrés de puissance où l'esprit humain soit jamais parvenu. Que si toute puissance a sa raison d'être dans les circonstances contemporaines, l'événement que nous signalons nous donnera lieu d'apprécier la culture intellectuelle de l'époque où il se rencontra. »

Cette culture en Italie a dû être très-élevée. Il faut apprendre dans l'œuvre de Dante à respecter une civilisation relativement peu connue de nos jours, parce qu'on ne réfléchit pas assez à la grandeur du milieu où a pu se produire un poëme comme la *Divine comédie*. C'est d'ailleurs un bonheur rare que celui d'être interprété et commenté, comme le grand poëte italien, par un homme tel qu'Ozanam. Les grands hommes ne sont compris que par leurs pairs. Et puis, quand ils sont oubliés et qu'un esprit de cette trempe prend à tâche de réhabiliter leur mémoire, c'est pour ainsi dire une seconde vie qu'il leur donne et une sorte de résurrection pour leur pensée. L'amour-propre des écrivains modernes a quelque peu à souffrir de ces exhumations inattendues. Ozanam a forcé la critique à modifier ses jugements et l'opinion à réformer ses préjugés. Le commentateur de Dante démontre en effet péremptoirement qu'il faut avancer la Renaissance d'au moins deux siècles. Suivant lui, la vieille critique suppose d'une manière calomnieuse l'abrutissement de dix générations antérieures. Il appelle le siècle de Dante un âge héroïque, l'adolescence de l'humanité chrétienne. A notre époque de virilité orageuse, nous croyons volontiers avoir été seuls au monde. Nous ne faisons qu'une étape sur le grand chemin de l'histoire, et, de ce que les siècles se taisent, il ne faut pas conclure qu'ils n'ont pas vécu.

Bref, l'auteur a jeté sur cette période, qui semble plus loin de nous que l'antiquité classique, un coup d'œil qui en a éclairé les profondeurs. Il n'est pas impossible, d'après Ozanam, que dans un avenir difficile à préciser, mais non impossible à prévoir, notre civilisation, vieillie ou transformée, tourne ses regards vers son berceau et ne fasse du moyen âge chrétien une époque classique, comme sont devenues pour nous la civilisation grecque et la civilisation romaine.

Quoi qu'il en soit de cette prévision, Ozanam déclare, dans son étude sur Dante et les caractères littéraires du XIIIe siècle, ne pouvoir qu'effleurer un sujet trop vaste : « Nous ne chercherons pas, dit-il, à embrasser le cadre immense, à découvrir tous les mystérieux labyrinthes de la *Divine comédie :* nous savons que les souvenirs du passé et les scènes du présent, les passions politiques et d'autres passions plus tendres, les traditions nationales et les croyances religieuses, et le ciel et la terre, ont pris part à cette admirable création :

Poema sacro
Al quale ha posto mano cielo e terra.
(*Par.*, cant. XXV.)

Nous y reconnaissons des parties épiques, élégiaques, satiriques, didactiques, rassemblées dans un tout harmonieux. »

Dans le côté didactique, il y a de plus deux objets à distinguer : une théologie et une philosophie. Mais la *Divine comédie* ressemble à un de ces vastes héritages tombés dans les mains d'une postérité débile et appauvrie : il faut la morceler pour la cultiver.

Peut-être le sujet entraîne-t-il Ozanam un peu loin. Dante est un géant, et son poëme un monument ; et, en face de ces deux choses, il est nécessaire de passer un peu d'exagération à un homme épris de son idole. Les critiques les plus compétents de l'Europe, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France ont du reste reconnu d'un commun accord la valeur historique et littéraire du livre d'Ozanam.

Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste, par E. Aroux (1853). M. Aroux, dans ce curieux ouvrage, a voulu faire de Dante « un affilié à des doctrines mystérieuses, un membre de sociétés secrètes, le poëte d'une langue franc-maçonnique, une espèce de carbonaro de génie. » Ce livre a la prétention d'être, comme l'intitule ambitieusement l'auteur, la *Révélation d'un catholique sur le moyen âge*. « Le redressement historique que j'entreprends tend à faire envisager sous une face entièrement nouvelle toute une période notable du moyen âge et de la Renaissance. Il s'agit de toute une révolution dans l'histoire du christianisme, de la philosophie et de la littérature, je ne l'ignore pas. » Quelle responsabilité ! Mais voyons ce qui va sortir. D'abord, selon M. Aroux, Dante parle un langage symbolique ; ainsi l'*enfer des vivants*, c'est le monde corrompu par les papes ; *Laure*, *Siametta* sont des personnifications de l'empire et de ses vertus ; *Babylone*, c'est la papauté ; *Lucifer*, c'est le pape ; la *panthère* aux deux couleurs, c'est Florence divisée en deux partis ; le *lion*, c'est la France. « Quant aux *harpies*, elles m'ont bien l'air d'être la figure de quelque ordre religieux, et il n'y aurait rien d'étonnant à y reconnaître les dominicains et les moines mendiants. » Virgile, le guide du poëte de Florence, « c'est la philosophie antique et l'opinion monarchique. C'est, de plus, la figure de l'initiation aux anciens mystères et à la langue qu'on y parlait, langue dans laquelle est écrit tout le sixième livre de l'*Enéide*, qui reproduit la célébration des mystères d'Eleusis. » Tout le livre de M. Aroux repose sur cette hypothèse, ingénieuse sans doute, mais qui n'est qu'une hypothèse. C'est en se fondant sur une pareille interprétation que M. Aroux déclare Dante hérétique et demande sa condamnation au pape.

De plus, Dante est révolutionnaire : deuxième titre aux foudres de Rome ; mais M. Aroux, qui nous semble un ultramontain, paraît confondre les opinions et les croyances, la politique et la religion, et déclarer révolutionnaire — quel crime ! — quiconque n'est pas ultramontain. Bien mieux, Dante est socialiste ! — Quel crime encore ! Mais quand même il le serait, faut-il brûler son livre ? Monsieur Aroux, soyez plus indulgent pour ceux qui ne partagent pas vos croyances et vos convictions. Vous avez fait œuvre d'homme d'esprit en cherchant dans le poëme de Dante, à l'aide d'un système ingénieux d'interprétation, ce à quoi peut-être Dante n'avait jamais songé ; ne soyez pas plus sévère que les inquisiteurs du moyen âge, qui ne brûlèrent pas le chantre de la *Divine comédie*.

Dante et Gœthe, dialogues par Daniel Stern (Paris, 1866, 1 vol. in-8°, chez Didier). Ce volume, qui renferme cinq dialogues, est une remarquable étude critique de Dante et de Gœthe. Dans un langage toujours plein de charme, d'élégance et de noblesse, vraiment digne de ce grand sujet, l'auteur rapproche ces deux génies que la nature, aussi bien que le temps, semblent séparer, et montre leurs nombreux points de contact et de ressemblance. Selon la méthode adoptée de nos jours, il ne néglige pas le milieu où a vécu l'écrivain et qui explique en quelque mesure son œuvre. Aussi n'avons-nous pas seulement ici des appréciations littéraires sur la *Divine comédie* et le *Faust*, mais encore l'histoire du Dante et de Gœthe et aussi l'histoire de leur temps. Le moyen âge est évoqué devant nos yeux avec une grande puissance, comme aussi nous vivons de la vie de l'Allemagne au commencement de ce siècle.

En général, on ne se figure pas de génies plus opposés, plus dissemblables que l'auteur de la *Divine comédie* et celui de *Faust*. Quel rapport peut-il y avoir entre l'Italien du XIIIe siècle et le Germain du XIXe, entre le poëte qui chanta l'orthodoxie de saint Thomas et les catégories d'Aristote, et le païen panthéiste qui cache sous la robe et le nom réprouvé du docteur Faust les témérités de Spinoza et les théories suspectes de Geoffroy Saint-Hilaire ; entre le citoyen héroïque qui meurt bien avant l'âge, dépouillé et proscrit, et le conseiller aulique de Gœthe, anobli, décoré, vivant comblé d'admiration, de richesses et d'honneurs ? Et cependant, quelles que soient ces dissemblances, l'auteur ne doute pas qu'en pénétrant dans les profondeurs de la vie idéale on ne finisse par découvrir, non plus les dissonances, mais les harmonies des choses. La première analogie qu'il aperçoit entre le poëme de Dante et celui de Gœthe, « c'est que tous deux ils embrassent, ils élèvent à son expression la plus haute l'idée la plus vaste qu'il soit donné à l'homme de concevoir : la notion de sa propre destinée dans le monde terrestre et dans le monde céleste ; le mystère, l'intérêt suprême de son existence en deçà de la tombe et au delà ; le salut de son âme immortelle. Le sujet de la *Comédie*, de même que le sujet de *Faust*, ce n'est plus, comme dans l'épopée antique, une expédition guerrière et nationale, la fondation de la cité ou de l'Etat : c'est la représentation des rapports de l'homme avec Dieu dans le fini et dans l'infini ; c'est le grand problème du bien et du mal, tel qu'il s'est agité de tout temps dans la conscience humaine, avec la réponse qu'y donnent, selon la différence des âges, « la religion, la philosophie, la science, la politique. » Mais les deux poëmes ne sont pas seulement l'expression d'une préoccupation permanente et universelle de l'esprit humain ; ils sont encore l'expression particulière des préoccupations d'une époque et d'une nation. Dans la *Divine comédie*, vous retrouvez les croyances, les passions, les terreurs du moyen âge. *Faust*, à son tour, résume les conflits, les angoisses, les défaillances, l'espoir de la génération qui, venue à la fin du XVIIIe siècle, assista à la chute du vieux monde et à l'enfantement du monde nouveau. « Mais cette représentation, cette image d'un siècle, elle va prendre, selon le génie qui l'a conçue,

un tempérament de race et de nationalité. Par Dante, elle sera latine et toscane; de Gœthe, elle recevra le souffle de la vie germanique. » D'un autre côté, quelle que soit l'originalité de leur création, ni Dante ni Gœthe n'y disparaissent. « Bien au contraire, Dante entre en scène dès les premières lignes de sa *Comédie;* il en est l'acteur principal; il est le seul lien entre les personnages épisodiques qui passent devant nos yeux; et l'intérêt, la réalité sensible de ce merveilleux voyage à travers l'éternité, ce sont les impressions du voyageur qui le raconte. Quant à Gœthe, sans se nommer, il se fait assez connaître dans son héros. Tout ce qu'il a senti, rêvé, pensé, voulu, écrit déjà dans ses ouvrages antérieurs, il le met dans la bouche du docteur Faust. Sous ce masque transparent, il nous livre le secret de sa vie, son idéal. »

Mais ce n'est pas tout encore, ou plutôt c'est ici que la ressemblance devient surprenante. Ces hommes si divers d'époque, d'éducation, de race, ont cependant, à travers un intervalle de cinq siècles, poursuivi le même idéal, à savoir l'amour infini, absolu, tout-puissant de l'éternel Dieu, attirant à soi du milieu des réalités périssables de cette existence l'amour de la créature mortelle. « Et, chez tous les deux, c'est l'être excellemment aimant, c'est la femme, vierge et mère, qui sert de médiateur entre l'amour divin et l'amour humain; c'est Marie pleine de grâces, vers qui montent les prières exaucées de Béatrix et de Marguerite; c'est la *Mater gloriosa*, la reine du ciel, qui accorde la vision des splendeurs à Faust, la connaissance de la sagesse de Dieu. » Les deux poëmes ont le même commencement. Dante, à son dernier vers, chante l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles, et à son dernier vers Gœthe chante « l'Eternel féminin » qui nous élève à Dieu. En vérité, peut-on pousser plus loin la ressemblance?

C'est au développement de cette thèse qu'est consacré le volume, d'où l'on pourrait détacher de fort belles pages et de magnifiques paysages. Nous citerons seulement ce passage, qui peut servir de conclusion : « Pour tout résumer, caractère religieux, pensée philosophique, sentiment de l'idéal, largeur du plan, merveilleux du sujet tiré également de la légende chrétienne, savoir encyclopédique, spontanéité, beauté du langage, inspiration personnelle et populaire tout ensemble, la *Divine comédie* et *Faust* offrent à nos admirations les mêmes grandeurs. Dans une métamorphose poétique d'une incroyable puissance, Dante élève les conceptions variées du polythéisme latin à l'unité d'un catholicisme grandiose. A son tour, plus hardi encore et doué d'une vertu poétique qui s'est nourrie du savoir accru de cinq siècles, Gœthe accorda, en les transformant, dans la vaste harmonie du panthéisme moderne, les dieux de la Rome antique avec le Dieu supérieur de la Rome chrétienne. » Si l'on considère les vicissitudes subies et l'influence exercée par les deux poëtes, on ne sera pas moins surpris des analogies qu'ils présentent. Mais nous renvoyons pour ces détails au livre lui-même. Avant d'être réunis en volume, les dialogues de Daniel Stern avaient paru dans la *Revue germanique*, dirigée par M. Dollfus.

Dante et Béatrix, chef-d'œuvre d'Ary Scheffer. Le peintre s'est inspiré de ce passage du XXIIe chant du *Paradis*, où Dante, entraîné à la suite de Béatrix vers les hautes sphères, est saisi d'une sorte de vertige et se tourne vers celle qui le guide, pour implorer son assistance, « comme fait l'enfant qui recourt toujours à sa mère en qui est toute sa confiance » :

Oppresso di stupore al mia guida
Mi volsi come parvol, che ricorre
Sempre colà, dove più si confida.

Béatrix, prenant sa plus douce voix, réconforte le poëte et l'engage à fixer ses regards vers le ciel où tout est saint, où tout brille et resplendit de l'éclat le plus pur. Dante obéit et aperçoit cent sphères qui s'éclairent et s'embellissent l'une l'autre de leurs rayonnements, et il reste immobile, réprimant la vivacité de ses désirs et n'osant rien demander :

Com' a lei piacque, gli occhi dirizzai,
E vidi cento sperule, che insieme
Più s'abellivan con mutui rai.
Io stava come quei che in se ripreme
La punta del disio, e non s'attenta
Del demandar, si del troppo si teme.

Ary Scheffer a représenté Béatrix debout sur une nuée, vêtue d'une longue tunique aux plis flottants, la main droite sur la poitrine, le bras gauche abandonné le long du corps, la tête ceinte d'une couronne de laurier, la physionomie inspirée, les yeux levés vers le ciel. Cette figure a une sublime expression de candeur, de sainteté; elle est en quelque sorte immatérielle comme le sentiment que Béatrix vivante avait inspiré au poëte. On dirait une sœur de la *Sainte Cécile* de Raphaël. Dante, vu jusqu'aux genoux seulement, est placé sur une nuée inférieure à celle qui porte Béatrix; il lève timidement vers l'empyrée des regards éblouis; son attitude et son geste expriment l'admiration dont il est saisi.

Cette admirable composition, digne pendant du tableau représentant saint Augustin et sainte Monique, n'a jamais été exposée. Elle n'est guère connue que par la gravure qu'en a faite M. N. Lecomte et qui a paru à l'Exposition universelle de 1855. Il en existe plusieurs autres reproductions gravées, notamment dans la traduction en vers français du *Paradis*, par M. Topin (Livourne, 1862), et dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles.*

Dante et Virgile rencontrant les ombres de Françoise de Rimini et de Paolo, tableau d'Ary Scheffer. V. FRANÇOISE DE RIMINI.

Dante et Virgile (LE), tableau d'Eugène Delacroix. V. BARQUE DE DANTE (la).

DANTE, poëte italien, né à Majano, en Toscane, contemporain de l'illustre Dante Alighieri. La lecture de ses vers inspira une vive passion à une jeune Sicilienne, nommée Nina, qui cultivait elle-même avec succès la poésie, et qui, depuis cette époque, se fit appeler *Nina di Dante.* Les œuvres lyriques de Dante de Majano ont été publiées dans le recueil intitulé *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani* (Florence, 1727).

DANTE (Jean-Baptiste), mathématicien et physicien italien, né à Pérouse au XVe siècle. Il est surtout connu par l'invention d'ailes artificielles faites avec tant d'art, qu'il parvint, dit-on, à s'en servir pour voler. Ayant voulu un jour, pendant une fête, montrer publiquement les résultats qu'il avait obtenus, il se lança dans l'espace; mais une des ailes se rompit, et il se brisa une cuisse dans sa chute. Lorsqu'il fut guéri de sa blessure, il quitta sa ville natale pour aller s'établir à Venise, où il professa les mathématiques jusqu'à sa mort.

DANTESQUE adj. (dan-tè-ske — du nom de *Dante Alighieri*). Néol. Qui est particulier à Dante, qui est dans la manière de Dante, qui a la mâle énergie de son style, sa puissance d'imagination : *Le style* DANTESQUE. *L'énergie* DANTESQUE. *Il le fit sien par les passions, par les acteurs, et même par les détails de la scène, qui ne sont ni homériques ni virgiliens, mais* DANTESQUES. (Ch. Nod.) *Il broda des caprices exécutés tantôt avec la douceur et la perfection raphaélesques de Chopin, tantôt avec la fougue et le grandiose* DANTESQUE *de Liszt.* (Balz.) *Votre poésie* DANTESQUE *n'a rien créé d'aussi lugubre que l'*Apocalypse. (G. Sand.)

Qui pourrait préférer, dans son goût pédantesque,
Aux plis graves et droits de ta robe *dantesque*,
Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,
Ces Panthéons bâtards. . . . .

TH. GAUTIER.

— s. m. *Le dantesque*, Le genre de Dante.

DANTHONIE s. f. (dan-to-nî — de *Danthoine*, botan. français). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénées, renfermant une trentaine d'espèces répandues dans presque toutes les régions du globe : *La* DANTHONIE *couchée est très-commune en France.* (C. Lemaire.)

D'ANTHOUARD ou **DANTHOUARD DE VRAINCOURT** (Charles-Nicolas), général français, né à Verdun (Meuse), en 1773, d'une ancienne famille de Bourgogne, mort en 1852. Il sortit, en qualité de lieutenant (1790) de l'école d'artillerie de Pont-à-Mousson, servit au siége de Toulon sous les ordres directs de Bonaparte, l'accompagna en Italie et en Egypte et prit une part glorieuse à la bataille des Pyramides; il devint aide de camp d'Eugène de Beauharnais en 1805, contribua au succès de la bataille de Raab, gagnée par ce prince (1809), et fut nommé comte de l'empire et général de division, l'année suivante. Il eut le gouvernement des provinces illyriennes en 1813 et défendit, mais en vain, les villes de Parme et de Plaisance lors de l'invasion de 1814. Il fit alors sa soumission à Louis XVIII et présida, en 1816, le conseil de guerre où le général Drouot fut acquitté. Après 1830, Louis-Philippe l'éleva à la dignité de pair de France.

DANTI ou **DANTE** (Pietro-Vincenzo RAINALDI, connu sous le nom de), mathématicien et poëte italien, mort en 1512. Il appartenait à une famille noble de Pérouse; il était très-versé dans l'architecture et dans les mathématiques, et il laissa un commentaire italien sur la *Sphère de Sacrobosco*, lequel a été imprimé à Pérouse en 1544. Comme il faisait des vers et qu'il se croyait doué d'un grand génie poétique, il prit le nom de *Danti* ou *Dante*, qu'il laissa à ses descendants. — Son fils, Jules DANTI, natif de Pérouse et mort en 1575, fut un architecte distingué. Il construisit, avec A. Alessi, la belle église de Sainte-Marie-des-Anges, près d'Assise.

DANTI (Théodora), fille de Pierre-Vincent et sœur de Jules. Elle habitait Pérouse, quand, en 1497, la peste l'obligea de fuir cette ville et de se réfugier à la campagne. Son père lui apprit les mathématiques. Elle ne tarda pas à devenir aussi savante dans cette science que son maître, et elle l'apprit à son tour à un de ses neveux, Vincent Dante, qui fut depuis célèbre comme elle. Théodora suivit les leçons de peinture du fameux Vanucci, dit le Pérugin, qui fut aussi le maître de Raphaël. Les tableaux de Théodora sont peu nombreux, mais fort estimés; on y retrouve la grâce et le coloris du Pérugin, sans la sécheresse qu'on reproche au chef de l'école romaine.

DANTI ou **DANTE** (Vincenzo), peintre, architecte et sculpteur italien, né à Pérouse en 1530, mort en 1576, fils de Jules Danti et neveu de Théodora. Il étudia quelque temps sous Michel-Ange, acquit des connaissances multiples, et n'avait encore que vingt ans lorsqu'il fut chargé de faire en bronze la statue de Jules III, œuvre extrêmement remarquable, qui orne la place de Pérouse. Côme de Médicis, appréciant son talent, lui commanda plusieurs grands morceaux de sculpture, qui se distinguent tous par la beauté des formes et l'ampleur du style. Nous citerons, parmi ses meilleurs travaux en ce genre : trois statues de bronze représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, placée sur une des portes du Baptistère de Florence en 1571; son groupe de la *Victoire enchaînant la Fraude*, dans le Palais-Vieux, et sa *Vierge* du mausolée de Charles de Médicis, dans la cathédrale de Prato. Le grand-duc le nomma son architecte, et il se montra habile ingénieur en réunissant les eaux perdues de la fontaine de Pérouse (1560). Comme peintre, il fit plusieurs fresques estimées. Il composa des dessins pour la décoration de l'Escurial, et Philippe II en fut si charmé qu'il lui fit les offres les plus brillantes pour qu'il vînt achever les peintures de ce palais; mais la mauvaise santé de Danti ne lui permit pas d'accepter. Cet artiste fut également un orfévre des plus distingués. Enfin il publia une *Biographie* des statuaires les plus éminents (1567), ouvrage devenu très-rare. — Son frère, Jérôme DANTI, né à Pérouse en 1547, mort en 1580, devint un peintre des plus distingués, et laissa, entre autres ouvrages, six fresques qu'on voit dans l'église Saint-Pierre de Pérouse. Il fut malheureusement enlevé à l'art à l'âge de trente-trois ans.

DANTI ou **DANTE** (Ignace), mathématicien italien, né à Pérouse en 1536, mort en 1586, frère du précédent. Il entra dans l'ordre des dominicains et étudia avec un égal succès les mathématiques, qu'il professa d'abord à Florence, la géographie, l'astronomie, la perspective et les lettres. Il avait fait de grandes cartes géographiques pour Côme de Médicis, lorsqu'il fut appelé à Rome par Grégoire XIII, qui l'employa à réformer le calendrier, à lever les cartes et les plans de différentes places des Etats de l'Eglise, et à représenter, par des cartes murales, dans la salle *de' Duchi*, au Vatican, la géographie ancienne et moderne. Ignace Danti établit, en outre, à Florence et à Bologne, des gnomons assez considérables pour fixer les solstices et les équinoxes. Pour le récompenser de ses services, le pape le nomma, en 1583, évêque d'Alatri. On doit à ce savant distingué plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité de l'astrolabe* (Florence, 1569, in-4°), dans lequel il mentionne la diminution de l'obliquité de l'écliptique; le *Sienze matematiche redotte in tavole* (Bologne, 1577, in-fol.), offrant 45 curieux tableaux synoptiques; *Anémographia, etc.* (Bologne, 1578), où l'on trouve d'intéressantes observations sur la division des vents. Citons aussi ses traductions de la *Sphère* de Proclus (1573), de la *Perspective* d'Euclide, etc.

DANTI ou **DANTE** (Girolamo), peintre italien du XVIe siècle, fréquemment désigné sous le nom de **Dante di Tiziano** ou **Girolamo di Tiziano**, parce qu'il eut le Titien pour maître. Il travailla presque constamment aux tableaux du célèbre artiste et n'en fit que très-peu pour son propre compte. Nous citerons toutefois *Saint Côme et saint Damien*, dans l'église San-Giovanni-Nuovo, à Venise.

DANTIER (Henri-Joseph), littérateur français, né à Noyon en 1810. Il abandonna le droit pour se livrer à l'enseignement, et professa quelque temps l'histoire à l'école polonaise de Paris. Un ouvrage intitulé : *Coup d'œil sur l'art chrétien*, suivi de la description de Notre-Dame de Noyon, qu'il publia en 1844, lui fit donner par M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, la mission d'étudier les anciens monuments de l'épigraphie chrétienne en Italie. Depuis lors, M. Dantier a été chargé par le gouvernement de recueillir en France et à l'étranger la correspondance inédite des bénédictins de Saint-Maur. Outre des articles, des études historiques, des mémoires sur les résultats de ses missions, insérés dans le *Moniteur*, dans la *Revue de l'instruction publique*, dans la *Revue contemporaine*, etc., M. Dantier a fait paraître : *Histoire du moyen âge* (1852); *Etudes sur les bénédictins* (1854, 2 vol.), etc.

DANTINE (Maur-François), antiquaire et érudit, né à Gourieux, dans le diocèse de Liége, en 1688, mort à Paris en 1746. Il entra, à l'âge de vingt-quatre ans, dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, se livra avec passion à l'étude, et, après avoir professé quelque temps avec une grande distinction la philosophie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, il se rendit à celle de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, où il travailla à la *Collection des décrétales.* Quelque temps après, il fut chargé de terminer, de concert avec Carpentier, la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Ducange. Il en fit paraître les quatre premiers volumes en 1733, et le cinquième en 1734. Ce fut l'abbé Carpentier qui publia le sixième en 1736. Dom Maur, l'année même de l'apparition du cinquième, avait été exilé à Pontoise, à cause de son attachement au jansénisme. Il fut rappelé en 1737. On lui doit encore une traduction, sur l'hébreu, des *Psaumes, avec des notes tirées de l'Ecriture et des Pères pour en faciliter l'intelligence* (1738, in-18; réimprimée à Paris en 1740, in-12), et l'*Art de vérifier les dates*, qu'il n'eut pas le temps de terminer et qui fut achevé par dom Clément (Paris, 1750, in-4°).

DANTISCUM, nom latin de DANTZIG.

DANTISCUS, en polonais **Dantiszek** (Jean), poëte latin polonais, né à Dantzig (en latin *Dantiscum*) en 1485, mort en 1548. Il dut à sa ville natale le nom sous lequel il est connu et qu'il adopta au lieu de celui de FLACHSBINDER, que portait sa famille. Après avoir fait ses études à l'Académie de Cracovie, il servit quelque temps dans l'armée polonaise, et fit ensuite en Orient un voyage pendant lequel il parcourut la Palestine, la Syrie, l'Arabie et la Grèce. De retour dans sa patrie, il s'attira par son talent poétique la bienveillance du roi de Pologne Sigismond Ier, qui le prit pour secrétaire. Plus tard, il embrassa l'état ecclésiastique, mais n'en resta pas moins à la cour en qualité de secrétaire du roi. Il accompagna ce prince à Presbourg, où ses poésies lui valurent la faveur de l'empereur Maximilien, au point que ce dernier lui décerna solennellement la couronne poétique et l'anoblit sous le nom de *Von Hofen* (*a Curiis*, des Cours, en français). La plupart des langues de l'Europe lui étaient familières, et il était fort habile dans les négociations diplomatiques; aussi Sigismond l'envoya-t-il auprès de Charles-Quint, qu'il décida à signer la paix avec les Vénitiens. Après avoir assisté, en 1530, à la diète d'Augsbourg et avoir accompagné l'empereur en Espagne, il revint en Pologne en 1535 et fut successivement promu évêque de Culm et de l'Ermeland. Il se lia d'une amitié étroite avec Copernic et avec Hosius, et fut aussi en rapport avec les partisans de Luther. Ses œuvres, qui sont pour la plupart des poésies de circonstance, ont été recueillies et publiées par Bœhm (Breslau, 1764). Elles se distinguent par la pureté de la latinité et la clarté de l'expression plus que par le sentiment poétique.

DANTOINE (Jean-Baptiste), jurisconsulte français, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle. Il fut avocat au parlement et aux cours de Lyon. Il a laissé deux ouvrages estimés : *Règles du droit civil... traduites en français avec des explications et des commentaires* (Lyon, 1710, in-4°), et *Règles du droit canon, avec des explications et des commentaires* (Lyon, 1720).

DANTON (Georges-Jacques), illustre conventionnel, né à Arcis-sur-Aube le 26 octobre 1759, fils d'un procureur au bailliage de cette ville, mort le 5 avril 1794.

Nous sommes ici en présence d'une des plus grandes figures de la Révolution, dont la mémoire, longtemps décriée pendant la longue réaction qui a suivi l'époque héroïque, s'est peu à peu dégagée des souillures et commence à nous apparaître enfin dans sa puissante vérité. Sans nous attarder à réfuter en détail les erreurs sans nombre, les inexactitudes et les calomnies qui ont composé pendant si longtemps la biographie de l'illustre révolutionnaire, nous donnerons ici un résumé de sa vie d'après les dernières recherches.

L'enfance de Danton n'eut de remarquable qu'une série d'accidents qui mirent plusieurs fois sa vie en danger. Il grandit à la campagne, dans toute la liberté de la vie de nature. Un taureau échappé lui déchira la lèvre d'un coup de corne. Par une singulière fatalité, un peu plus tard il eut le nez écrasé, à moitié arraché par un autre taureau, contre lequel il s'était avisé de vouloir lutter. Une autre fois il attaqua des porcs, fut terrassé par eux et cruellement mordu; il paraît même que sa virilité fut un instant compromise. Enfin une petite vérole très-intense acheva de le défigurer, et de lui composer cette puissante laideur dont tous les contemporains nous ont parlé.

Les amis de sa jeunesse et les parents qui ont laissé des notes sur lui entrent dans beaucoup de détails sur cette époque de sa vie, sur son humeur indépendante, sa hardiesse, son amour des exercices violents, sa force, son penchant à l'amitié, etc. Mais notre cadre, on le comprend, ne nous permet pas de reproduire tous ces détails, dont quelques-uns sont bien un peu puérils, il faut en convenir. Nous détacherons seulement une anecdote originale et curieuse.

Danton était en rhétorique au moment du sacre de Louis XVI, en 1775. Le professeur avait donné cette cérémonie comme texte d'amplification. L'écolier, pour mieux se pénétrer de son sujet, prit la résolution hardie de s'échapper de sa pension (c'était à Troyes) et d'aller assister au sacre, afin de voir, disait-il, *comment se fait un roi* (il montrera un jour comment on les défait). Il confia son projet à quelques condisciples, qui lui prêtèrent leurs petites économies; il partit, il traversa son pays d'Arcis sans aller voir sa famille, franchit 28 lieues, arriva à Reims, se glissa partout et parvint à assister à toutes les cérémonies du sacre. Il en revint, paraît-il, peu émerveillé, et il se fit pardonner son escapade en brochant le meilleur devoir sur l'auguste cérémonie, dont il faisait les contes les plus amusants à ses camarades.

Après des études assez brillantes, il fut envoyé à Paris pour faire son droit et apprendre la procédure. Suivant la coutume du temps, il entra comme clerc chez un procureur et commença à s'initier aux affaires. C'était alors un garçon jovial, insouciant, déjà pénétré d'idées philosophiques, aimant les plaisirs de son âge, la paume, l'escrime, la natation, exercices où il était de première force, adoré de ses amis pour sa joyeuse humeur, son cœur

loyal et sa générosité. Il est bien remarquable d'ailleurs, et bien caractéristique, que tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Danton se sont attachés indissolublement à lui. Le rude tribun exerçait une fascination d'amitié qui ne tenait pas seulement à sa force, à son génie, mais encore à l'excellence de son cœur, à l'énergie de ses qualités affectives. Il avait un culte profond pour sa respectable mère; il adora ses deux femmes; il aima ses amis jusque dans la mort.

Tout ce qu'on a écrit sur sa prétendue ignorance est d'une fausseté avérée. Outre qu'il avait reçu une instruction classique très-convenable, il lisait beaucoup : les philosophes, les jurisconsultes, les anciens, les œuvres purement littéraires, etc.; il connaissait plusieurs langues étrangères, et même il faisait des vers avec esprit. Sa puissante facilité suffisait à tout. Il fut reçu avocat vers 1780, à Reims, acheva son stage et vint s'essayer au barreau de Paris. Quelques années plus tard, il était regardé comme un des bons avocats au Parlement. Cependant sa situation resta précaire pendant quelques années, mais non pas nécessiteuse, comme on l'a répété.

En 1787, il épousa Mlle Gabrielle Charpentier, dont le père était contrôleur des fermes et propriétaire d'un café qui était le rendez-vous des avocats. Charpentier possédait une fortune assez ronde; il donna 20,000 livres de dot à sa fille. De son côté, Danton put réaliser une somme suffisante (près de 80,000 livres) pour acheter une charge d'avocat aux conseils. Son entrée dans l'imposante compagnie judiciaire fut marquée par un épisode qu'il est utile de rappeler. Ses nouveaux confrères lui imposèrent l'épreuve d'un discours latin sur la situation morale et politique du pays dans ses rapports avec la justice. C'était lui proposer, comme lui-même l'a dit plus tard, de *marcher sur des rasoirs.* Il se tira de cette épreuve avec éclat, et même son discours contenait des hardiesses politiques qui soulevèrent quelques orages.

Son cabinet prospéra rapidement entre ses mains, et à l'époque de la Révolution, il lui rapportait de 20 à 25,000 livres par an, quoiqu'il poussât le désintéressement, non-seulement jusqu'à refuser toute rémunération pour certaines affaires perdues, mais encore jusqu'à donner des secours d'argent à des clients malheureux.

Sa notoriété était telle et sa capacité si bien reconnue, que le ministre Barentin lui proposa à deux reprises (en 1787 et en 1788) la place de secrétaire du sceau, qu'il refusa, dans la certitude que les réformes qu'il avait rêvées ne seraient pas admises par le gouvernement. Telle était la situation de Danton à la veille de la Révolution.

Ceci ne ressemble guère à ce qu'on est accoutumé à rencontrer dans les biographies et même dans les histoires; mais c'est la vérité aujourd'hui démontrée, sauf peut-être quelques détails insignifiants. Les renseignements ci-dessus sont tirés en partie d'un fragment historique laissé par M. Corbeau de Saint-Albin, qui avait bien connu Danton, et publié par son fils, M. le conseiller Hortensius de Saint-Albin, dans la *Critique française* (15 mars 1864). Ce morceau a été réimprimé par le docteur Robinet, dans son ouvrage sur la *Vie privée de Danton.* En outre, il y a d'autres témoignages et des pièces authentiques qui ne laissent aucun doute, entre autres le contrat de mariage, qui est aux archives.

Maintenant, voici comment Mme Roland nous représente la position de Danton au commencement de 1789 : « Danton, misérable avocat, chargé de dettes plus que de causes, et dont la femme disait que, sans le secours d'un louis par semaine qu'elle recevait de son père, elle ne pourrait soutenir son ménage. »

Nous avons cité cette phrase inepte et méprisante, parce que c'est la source où la plupart des écrivains ont puisé, même ceux qui sont favorables à Danton, sans réfléchir que les mémoires de Mme Roland, improvisés dans sa prison, sont nécessairement empreints de toute l'amertume d'un vaincu et ne peuvent avoir, en ce qui touche les hommes de la Montagne, que la valeur littéraire d'un pamphlet. Ici il y avait, outre l'animosité de parti, une de ces terribles haines de femme provoquée par une allusion piquante à la tribune de la Convention (« Roland n'était pas seul dans son ministère, etc. »).

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Mme Roland, un peu plus loin, dit en parlant du ministre Paré, qu'il avait été *maître clerc* chez Danton. Ce *misérable avocat* avait donc des clercs et une étude, lui qui n'avait point de causes et qui mourait de faim. Mais la haine s'inquiète peu des contradictions.

Qu'on ne se méprenne point sur le sentiment qui nous anime ici : la pauvreté de Danton eût-elle été réelle qu'il n'en serait nullement amoindri à nos yeux, et qu'il ne nous paraîtrait pas moins ridicule que cela lui fût reproché par une petite ouvrière parvenue comme Mme Roland. Nous voulons simplement répondre par des faits positifs à ceux qui ont si légèrement prétendu que ce fut la misère qui poussa le puissant tribun dans la Révolution, oubliant ou ignorant que c'était un personnage fort important qu'un avocat aux conseils du roi.

Nous voici en 1789; Danton se jette aussitôt dans l'action. Comme Marat, comme Camille, il était de ce fameux district des *Cordeliers* qui a joué un rôle si actif dans la Révolution. Contrairement à la plupart des hommes de ce temps, il n'écrit pas, il ne devait jamais écrire; mais il parle, il agit, il prend part aux premiers mouvements, il reçoit la présidence de son district, il en devient bientôt l'âme, il en dicte les vigoureux arrêts, il en inspire tous les actes révolutionnaires. Chose singulière, à cette époque son nom est souvent orthographié *d'Anton*, dans les journaux et autres pièces.

On a prétendu, d'après La Fayette, que, dans cette première période, il suivait secrètement le parti du duc d'Orléans. Il est possible qu'il ait un instant songé à chercher là une solution, car le prince était fort populaire; mais cette assertion est dénuée d'ailleurs de toute espèce de preuve.

Ce qu'il y a de certain, c'est que sa réputation de tribun populaire grandit rapidement; il avait là, aux Cordeliers, une sorte d'école ou de parti, composé des hommes les plus énergiques et qui marquèrent avec éclat dans la Révolution. Il suffira de citer Camille Desmoulins, Legendre, Fréron, Robert, Fabre d'Eglantine, Marat (qui marchait seul, il est vrai, mais qui était cordelier), Momoro, etc.

On a répété aussi que Danton avait été l'agent de Mirabeau, qui s'en servait comme d'un *soufflet de forge* pour exciter des séditions (on sait aussi que des écrivains ont surnommé l'orateur des Cordeliers le *Mirabeau de la rue*). Mais rien n'est moins certain que cette liaison des deux tribuns. En février 1791, Danton fut élu un des administrateurs du département de Paris; l'année précédente, sa candidature à la Commune avait échoué, grâce à l'influence de Bailly et de La Fayette; mais il avait été nommé commandant du bataillon des Cordeliers. Il était également membre du club des Jacobins, où sa parole avait déjà une grande autorité.

Lors de la fuite du roi, il parla nettement contre l'inviolabilité; mais il resta d'ailleurs dans une attitude expectante, ne se prononçant encore ni pour ni contre la République. Il n'eut aucune part à la pétition du Champ-de-Mars; il s'absenta même de Paris ce jour-là, et n'en fut pas moins obligé de se mettre en sûreté après le massacre (17 juillet), comme la plupart des patriotes connus. Il reparut au commencement de septembre, fut porté comme candidat à l'Assemblée législative, malgré le décret de prise de corps lancé contre lui, mais ne fut pas nommé. Il échoua également à l'élection du procureur-syndic de la Commune, mais fut enfin élu substitut quelques jours plus tard. Ces fluctuations de l'opinion montrent que Danton était encore fort contesté, malgré sa popularité, ou que du moins il était combattu par un parti puissant. Il remplit avec zèle sa modeste charge, tout en suivant assidûment les séances des Jacobins et des Cordeliers, et en se mêlant aux débats de la politique journalière. A la veille du 20 juin, il fit voter à la puissante société une invitation aux citoyens de demander la réunion des sections. Sauf cette mesure décisive, il n'agit point directement dans ce grand mouvement populaire.

Il ne figura pas non plus dans les conciliabules où fut préparé le 10 août, et où d'ailleurs on ne vit paraître que des hommes secondaires, comme si l'on eût voulu tenir en réserve les chefs de la Révolution; mais il poussa au mouvement en répandant autour de lui les passions brûlantes dont il était animé, en organisant les fédérés marseillais, de concert avec Barbaroux et autres, enfin en faisant prendre par sa section, toujours à l'avant-garde, le fameux arrêté qui effaçait toute distinction entre les citoyens, et appelait les citoyens dits *passifs* à exercer comme les autres les droits de la souveraineté. Au reste, on sait maintenant que la part des individus fut moins grande qu'on ne l'avait supposé dans la révolution du 10 août, magnifique élan de colère nationale qui sauva la France et de l'étranger et des traîtres de l'intérieur, dont le quartier général était manifestement aux Tuileries. Après la victoire, beaucoup s'attribuèrent l'honneur de la grande journée, où, en réalité, ils n'avaient joué qu'un rôle individuel plus ou moins important. Danton y contribua largement sans doute par l'élan qu'il donna ou augmenta, par son influence sur la Commune et sur le peuple, ainsi que par son action personnelle; mais ce n'est pas lui qui a tout fait, comme l'ont répété complaisamment ses amis pour le grandir, et les royalistes pour l'attaquer.

Après la victoire populaire, l'Assemblée législative nomma Danton ministre de la justice, par 222 voix sur 284 votants. Lui-même a dit, dans son langage pittoresque, qu'il avait été porté au ministère *par un coup de canon.* Mais cette métaphore ne doit point faire oublier que sa nomination fut un acte spontané de la seule autorité publique restée debout, un acte légal enfin et non une mesure insurrectionnelle, comme on l'a souvent donné à entendre. Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Collot-d'Herbois et autres cordeliers entrèrent avec lui dans l'administration de la justice, qui reçut une vigoureuse impulsion. Dès le 11, le nouveau ministre avait dit à la tribune de l'Assemblée : « Là où commence l'action de la justice, là doivent cesser les vengeances populaires. Je prends devant l'Assemblée nationale l'engagement de protéger les hommes qui sont dans son enceinte (des Suisses prisonniers); je marcherai à leur tête et je réponds d'eux. »

Etablir une justice énergique, mais régulière, telle était donc alors la préoccupation de Danton; et tel fut le motif déterminant de l'établissement du tribunal extraordinaire du 17 août.

On sait quelle était la situation terrible de la France à cette époque : de toutes parts des trahisons et des complots; la défection de La Fayette; l'invasion; le soulèvement de la Vendée; la prise de Longwy, et bientôt celle de Verdun, etc.

Dans l'effarement causé par les périls publics, Danton montra un sang-froid, une décision, une énergie qui ne contribua pas peu à relever les âmes. Il rassura l'opinion, il demanda, il obtint l'envoi de commissaires dans les départements pour surexciter l'enthousiasme des citoyens, il proposa des visites domiciliaires dans Paris pour découvrir les armes cachées et les conspirateurs royalistes, il inspira enfin ou il appuya les mesures les plus vigoureuses et les plus décisives.

Quand parvint à Paris la sinistre nouvelle de l'investissement de Verdun, il se produisit une véritable panique dans le monde officiel. Les directeurs de l'opinion étaient alors les girondins; tous voulaient qu'on abandonnât Paris, que le gouvernement tout entier se réfugiât dans le Midi. La proposition formelle en fut faite par Roland en conseil des ministres et appuyée par Servan, Clavière et Lebrun. Danton s'éleva avec énergie contre cette sorte de sauve-qui-peut, il fit avorter le fatal projet, et par là il sauva peut-être la France et la Révolution d'une ruine totale.

Ici nous rencontrons le fleuve de sang des journées de septembre; sans entrer dans l'étude détaillée de ces événements funestes auxquels un article spécial sera consacré, nous devons examiner cependant s'il est vrai que le ministre de la justice y eut une part directe, comme l'ont affirmé plusieurs historiens.

Rappelons d'abord en deux mots la situation. Le 2 septembre, au milieu des plus violentes émotions qu'une nation ait jamais éprouvées, on apprend que l'ennemi était sur la route de Paris, que Verdun était assiégé (on disait même pris); la Commune appelle les citoyens aux armes, convoque les volontaires au Champ de Mars, ordonne que le canon d'alarme sera tiré, le tocsin sonné, la générale battue. Danton, comme membre du conseil exécutif (le ministère), se présente devant l'Assemblée et prononce au milieu des acclamations cette harangue enflammée, si souvent citée et si digne de l'être : « Il est satisfaisant, messieurs, pour les ministres du peuple libre d'avoir à lui annoncer que la patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre... Une partie du peuple va se porter aux frontières, une autre va creuser des retranchements, et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes... Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée! »

Puis il court au Champ de Mars haranguer les volontaires, pendant que Paris entier se soulève au bruit du tocsin et du canon.

Malheureusement ce magnifique élan fut souillé par une de ces convulsions de colère que nous n'entreprendrons point certes de justifier, mais que peut-être, en un tel moment, il n'eût été au pouvoir d'aucune autorité d'empêcher.

Si l'on recherche maintenant quelle put être la participation de Danton à ces exécutions affreuses, et sur quoi se fondent les accusations qui pèsent encore sur sa mémoire, on reste confondu en découvrant que tout se borne à quelques allégations sans aucune espèce de preuve et dont la source est plus que suspecte.

Quels sont, en effet, les témoignages?

D'abord celui de Peltier, libelliste à la solde de l'Angleterre, qui écrivit à Londres une prétendue relation du 10 août et des journées de septembre, et dans laquelle il appelle Danton « le chef des assassins, l'ordonnateur suprême des massacres, qui a fait assassiner huit mille individus dans les prisons. » Quelle preuve en donne-t-il? Aucune. Or y a-t-il un historien, quelque systématique et passionné qu'il soit, capable de se contenter de l'assertion pure et simple d'un Peltier, dont le caractère méprisable était passé en proverbe parmi les émigrés, et dont le pamphlet n'est qu'un amas de grossiers mensonges propres à alimenter la vorace crédulité britannique, mais que les écrivains royalistes eux-mêmes n'osent invoquer sérieusement?

Viennent ensuite les imputations de Prudhomme, qui prétend s'être présenté chez Danton, au premier bruit du tocsin, pour essayer de l'apitoyer sur le sort des prisonniers, et qui n'en aurait tiré que cette réponse : « Le peuple irrité veut faire justice lui-même! »

Ceci impliquerait une approbation tacite ou au moins une indifférence coupable, mais non d'ailleurs une participation directe.

Au surplus, nous avons de fortes raisons pour douter de la réalité de cet épisode, dont on trouve le récit, non dans le journal les *Révolutions de Paris*, mais dans l'absurde pamphlet publié par le même Prudhomme en 1797, l'*Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution.* Danton n'était plus là pour démentir. En outre, personne n'ignore que Prudhomme, écrivain, mais surtout éditeur, suivait avec une servilité proverbiale les fluctuations des événements et de l'opinion. Dans les temps d'ardeur révolutionnaire, il publie les *Crimes des rois et des reines*, etc., ainsi que son intéressant journal les *Révolutions de Paris*, où écrivirent Loustalot, Sylvain Maréchal, Chaumette et tant d'autres. A l'époque de la réaction, l'ingénieux faiseur change lestement de cocarde et publie les *Crimes de la Révolution*, où quelques faits curieux sont noyés dans un fatras de fables absurdes. C'est dans cet ouvrage qu'il raconte ou fait raconter par ses collaborateurs anonymes l'historiette de sa démarche auprès de Danton. Mais cette sollicitude pour les prisonniers nous paraît fort problématique, car, à l'époque même, Prudhomme fit positivement l'éloge des massacres dans ses *Révolutions de Paris* (voyez les n°s 165 et 166, du 1er au 15 sept. 1792). Cette contradiction frappante n'aurait pas dû échapper aux écrivains qui ont invoqué ce témoignage.

Mme Roland, de son côté, raconte que Grandpré, un des principaux employés de Roland au ministère de l'intérieur, rencontrant Danton, le 2 septembre, à l'issue du conseil des ministres, et lui communiquant ses alarmes sur le sort des détenus, n'en aurait tiré que ces mots, prononcés d'une voix *beuglante :* « Je me f... bien des prisonniers; qu'ils deviennent ce qu'ils pourront! »

Si cette anecdote est exacte, ce qu'on n'a aucun moyen de vérifier, on ne peut voir, cette fois encore, dans la réponse de Danton, qu'un acte de brutale insouciance, mais non une preuve de complicité.

Roch Marcandier, dans son violent pamphlet : *Histoire des hommes de proie*, affirme que le ministre de la justice était le « chef suprême des assassins. » Et la preuve péremptoire qu'il en donne, c'est que, quelques jours auparavant, il avait fait mettre en liberté un de ses propres parents, nommé Godot, détenu à Sainte-Pélagie pour dettes.

La plupart des témoignages invoqués à propos de cette question tant controversée sont de cette force et de cette logique, sans parler des erreurs matérielles, dont quelques-unes ont passé dans toutes les histoires. Nous n'en citerons qu'une ici. La Fayette dit crûment dans ses *Mémoires :* « Après le 6 octobre (1791), Danton reçut de l'argent de M. de Montmorin, qu'il fit en conséquence assassiner au 2 septembre. »

Suivant la version vulgaire, en effet, Montmorin avait été acquitté par le tribunal du 17 août, mais Danton, comme ministre de la justice, avait demandé la révision du procès; et l'on en conclut simplement que c'était afin de conserver la victime en prison pour qu'elle fût égorgée.

Le malheur, c'est que ce n'est point le procès de Montmorin, l'ex-ministre, dont la révision fut demandée par Danton, mais celui de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, frère du précédent, et dont l'acquittement récent avait soulevé des réclamations fondées.

Quant au ministre de Louis XVI, poursuivi par les girondins, il fut décrété d'accusation sur un rapport de Lasource, le 2 septembre, et tué le même jour à l'Abbaye, avant que le décret de mise en accusation fût seulement connu. Il serait absolument impossible de découvrir le moindre indice de l'intervention de Danton dans toute cette affaire.

A l'égard de ces conciliabules mystérieux où auraient été combinés, préparés les massacres, sous la direction de Danton, il est à peine nécessaire de dire qu'il n'en existe pas la moindre trace. Chef de l'ordre judiciaire, n'ayant que sa voix dans le conseil exécutif (rempli de girondins), ne paraissant à l'Assemblée que comme ministre, puisqu'il n'était pas député, ne disposant ni de la police ni de la force armée, dont le maniement appartenait à la Commune, Danton, en dehors de ses fonctions, n'avait donc que son influence individuelle et ne pouvait guère agir que par ses amis. Ses travaux ne lui permettaient plus d'assister aux séances des Cordeliers et des Jacobins; il avait dû, en entrant au ministère, résigner ses fonctions de substitut du procureur de la Commune de Paris; il n'avait donc, pour le moment, aucune action directe sur les grandes forces vivantes et agissantes de Paris, les sociétés populaires, les sections et l'Hôtel de ville. Dans une telle situation, comment aurait-il pu déterminer un mouvement comme celui des journées de septembre sans qu'il restât aucune trace d'une telle conjuration? Car, il ne faut pas se lasser de le répéter, ses ennemis n'ont pu produire un seul ordre, un seul écrit, un seul témoin, une seule déposition, un seul indice qui fût de nature à l'impliquer dans l'événement. En l'an IV, on instruisit le procès des septembriseurs; des enquêtes furent ouvertes, des registres déposés dans toutes les sections; à ce moment de réaction aveugle, on reçut avidement toutes les dénonciations sans les vérifier; il y eut des procédures, des condamnations; toute l'histoire de septembre reparut au grand jour, amplifiée, enrichie de détails dont beaucoup